

PAUL-HENRY CHOMBART DE LAUWE

La sociologie urbaine française entre morphologies et structures

FREY (Jean-Pierre), " Paul-Henry Chombart de Lauwe : la sociologie urbaine française entre morphologies et structures ", in : *Espaces et société*, n° 103 : *Paul-Henry Chombart de Lauwe et l'histoire des études urbaines en France*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 27-55

Jean-Pierre FREY

*Architecte-Sociologue - Professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris XII-Val de Marne
Chercheur au Centre de Recherche sur l'Habitat (FRE-CNRS : LOUEST)
École d'Architecture de Paris-Val de Seine*

Introduction

C'est en partant de l'idée que l'œuvre de Paul-Henry Chombart de Lauwe était toute faite de nuances et de précautions, que sa formation d'anthropologue de terrain le prédisposait aussi à être sensible à la spécification des groupes sociaux dans l'espace, que nous avons voulu vérifier qu'il avait dû être plus attentif aux questions de morphologie qu'à celles de structuration d'ensemble de la société. Il aurait ainsi fait dans le paradoxe à un moment de l'histoire urbaine où tout, y compris le sens commun, s'alignant de fait sur les politiques publiques d'aménagement, s'employait à gommer les disparités au profit d'une espérée justice redistributive et homogénéisante que promettait une modernité envahissante. Une planification se voulant rationnelle, économique et équitable, la normalisation du logement, les procédures et les moyens monopolisés au lendemain de la guerre par une technostructure volontaire devaient transformer les habitants en ayants droit qui attendaient beaucoup des pouvoirs publics. Les laissés pour compte étaient censés n'être que dans une mauvaise passe que le temps finirait bien par régler. Les différences et les disparités étaient moins à l'ordre du jour que l'équité que promettait le gigantesque appareil intégrateur qu'était devenu le logement social. La politique urbaine s'employait à garantir à coup d'infrastructures et d'équipements une harmonisation et un rééquilibrage du territoire. Les classes moyennes, en somme, occupaient tout le terrain dans un espace où la déterritorialisation faisait passer les terroirs, les sites, les paysages, les particularités locales, régionales, sociales et ethniques pour des archaïsmes que le développement effacerait comme un mauvais souvenir. La société résolument en marche se mobilisait pour faire la guerre au taudis, sortir d'une ruralité attardée, construire une nouvelle nature d'autant plus socialisée qu'elle serait urbaine. Aventure passionnante et passionnée dans laquelle l'auscultation des différences de modes de vie, le repérage de formes nouvelles de ségrégation ou simplement de la diversité culturelle des populations en présence faisait mauvais effet.

Nous n'en sommes plus là.

Les grandes oppositions structurelles et les visions schématiques du monde se fissurent depuis la chute du mur de Berlin. Les phénomènes de ségrégations sociales ou culturelles réémergent dans une situation où le plein emploi ne tient plus ses promesses. La « purification ethnique » bat son plein dans ce qui reste de la Yougoslavie de Tito. Les positions occupées semblent dépendre de plus en plus des origines et des itinéraires, ce qui fait que l'inégalité des chances peut directement dépendre de l'ancienneté d'immigration. L'espace euclidien (homogène et isotrope) apparaît comme un instrument dépassé dès lors que les SDF disparaissent de toute cartographie.

L'analyse de l'espace urbain n'a jamais vraiment pu se satisfaire d'un simple survol des caractéristiques physiques des agglomérations et des images schématiques de son organisation sociale globale. Rendre compte de la distribution des populations en fonction de leurs modes de vie et de leurs capitaux en tout genre suppose de rentrer dans les détails de l'organisation d'un tissu urbain. Comprendre les disparités de l'espace urbain et de l'habitat suppose une image affinée du tissu social.

Selon les moments de l'histoire de la sociologie, quelle soit urbaine ou pas, on constate les

avancées ou le reflux de certaines problématiques. Celles concernant la diversité des populations et les politiques de peuplement au sens large émergent bien çà et là. Mais elles semblent surtout souffrir de reflux, voire de refoulements. L'intérêt que l'on porte à ces questions et l'énergie que l'on met à les traiter dépendent beaucoup d'un air (souvent vicié) du temps et des enjeux politiques tant dans l'organisation spatiale que dans l'organisation sociale. Et l'assujettissement plus ou moins accepté des travaux de sociologie aux exigences de l'Etat dans les politiques d'urbanisme et d'aménagement n'est sans doute pas la moindre caractéristique des approches réalisées dans les cinquante dernières années du XX^e siècle.

I- LE SOUCI DE RENDRE COMPTE DES MORPHOLOGIES URBAINES ET SOCIALES

Le regard croisé que nous allons tenter d'élaborer entre cet éclaircisseur de la sociologie urbaine et l'architecte-sociologue porté sur l'histoire urbaine que nous sommes n'a comme ambition que de contribuer à une meilleure compréhension de ce que la production des connaissances doit à la structuration du champ scientifique auquel nous participons, quelles que soient les positions critiques que nous entendons prendre. Le fait d'être en prise avec la réalité et partie prenante des politiques menées n'exclut pas les positions critiques. Il appelle au contraire une lucidité que le doute permanent aiguise. L'objectivation qui permet de baliser les démarches des leçons du passé vise à constituer des repères utiles pour ceux qui s'engagent sur le chemin toujours aventureux de la connaissance de nos espaces sociaux. Nous faisons l'hypothèse que l'attention portée à la morphologie sociale dans l'analyse de l'habitat et de l'espace urbain et, à l'inverse, à la morphologie urbaine dans l'analyse des rapports culturels et sociaux constitue une sorte de révélateur des positions adoptées dans ces principaux enjeux de l'aménagement que sont la lutte contre la construction des murs du mépris¹ et contre la constitution de territoires ou, pire, d'un *no man's land* où sont relégués les indésirables, qui ne manquent malheureusement jamais de peupler nos sociétés. Reste à savoir l'attention que la sociologie leur porte et le sort qu'il leur est réservé.

Le regard d'un anthropologue sur l'identité de la France

De sa formation d'anthropologue auprès de Marcel Mauss (qui alimentait abondamment la sociologie de travaux d'ethnologie) et de Marcel Griaule (spécialiste des Dogon) et de son engouement pour la découverte d'un monde riche de la diversité de ses populations et de leurs cultures, Chombart de Lauwe, par ailleurs muni de son brevet de pilote, doit sans doute une part importante de son regard sur la société à des vues aussi plongeantes que pénétrantes dans des milieux que son milieu familial ne lui avait pas donné l'occasion de fréquenter. A l'exotisme d'un monde qui s'offre au voyageur de passage, il saura adjoindre une exigence de compréhension profonde, plus peut-être que d'explication systématique, de ce qui fait l'originalité et le caractère parfois unique des façons d'être des populations dans leur diversité ethnique et culturelle. Le milieu physique et les paysages, tant sauvages que travaillés par la main de l'homme, seront plus qu'une simple toile de fonds de ses explorations. De la même façon que le relief et les aspérités du terrain sont d'un secours précieux dans tout pilotage à vue, contrairement à la représentation cartographique qui malgré ses artifices graphiques légendaires met résolument les choses à plat, le cadre de vie recèle pour lui toute la teneur et la saveur des faits sociaux. C'est donc plus qu'un simple cadre, c'est le substrat matériel de l'organisation sociale. Confiné à l'École d'Uriage au début de la guerre avant de s'envoler en 1942 pour rejoindre les troupes alliées en Afrique du Nord, mais déjà sensible à l'action sociale via sa fréquentation des cercles d'études des Équipes sociales créés dès 1922 par Robert Garric (et avec lesquels il n'a cessé de garder des contacts), il réfléchit au rôle des élites dans la reconstruction de la France, mais surtout à la façon d'offrir la possibilité de comprendre l'originalité de son organisation territoriale.

Le premier livre qu'on lui doit : *Pour comprendre la France* est l'élaboration d'un petit manuel destiné à initier une équipe pluridisciplinaire d'enquêteurs prêts à retrousser leurs manches pour faire du terrain, moins selon un programme de recherche scientifique confié à des spécialistes qu'en

¹- Titre d'un ouvrage publié par un groupe d'ouvriers chez Stock en 1979, mentionné par Paul-Henry Chombart de Lauwe dans *La Fin des villes, mythe ou réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, p. 151

fonction d'une curiosité que le goût de la découverte, la volonté de comprendre et le patriotisme aussi sans doute sont censés stimuler¹. La jaquette de cet opuscule de poche est l'image en noir et blanc d'une photographie aérienne d'un village pris à 1 000 mètres d'altitude et le texte qui l'accompagne précise :

« A chaque Français qui éprouve le besoin de mieux comprendre son pays, P. H. Chombart de Lauwe propose dans "Pour comprendre la France" des méthodes d'observation simples et une information de base que n'importe quel touriste cultivé devrait posséder. Comme l'aviateur qui domine un paysage, chaque Français pourra scruter la complexité de sa patrie aux multiples aspects. Inspiré des méthodes de la géographie humaine et de l'exploration sociale, cet ouvrage vous accompagnera dans votre découverte de la France comme un ami précieux. »
CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Pour comprendre la France*, Paris, Les Presses de l'Île de France, 1947

On notera tout de même que la teneur de l'ouvrage est sensiblement différente de sa version originale². D'abord, parce que, dans l'esprit d'Uriage (qui se voulait un des lieux privilégiés de la formation des élites appelées à reconstruire la France en la "révolutionnant"), les publications visaient en premier lieu des cadres, des chefs plutôt que des quelconques touristes ou citoyens³. Ensuite, parce que les problèmes de l'heure n'étaient bien évidemment pas les mêmes en 1941 et 1947. Dans l'édition de 1947, Le paragraphe F (*Éducation et Enseignement*) du chapitre IV (*Problèmes actuels*) du guide aide-mémoire, troisième partie de la brochure, comporte quelque huit lignes sans grand intérêt consacrées aux écoles et aux équipements culturels. Le même paragraphe de l'édition de départ traitait lui de *La Révolution nationale* dans des termes qui laissent rétrospectivement rêveur sur l'objectivité et les objectifs de l'enquête. Air du temps et esprit civique officiel de l'époque, certes, mais la nature de certaines des questions risque fort d'aboutir à des réponses pour le moins biaisées. Qu'on en juge :

« Quelle conception les gens se font-ils de la Révolution nationale ? Qu'en pensent-ils ? Leur attachement au Maréchal, aux membres de son gouvernement ?
Que pensent-ils de la guerre, de l'Angleterre, de l'Amérique, des Allemands, de la collaboration ?
Sens de l'Empire. Opinions sur l'avenir de la France. Comment ressentent-ils la défaite ? Comment réagissent-ils ? Y a-t-il des catégories de gens qui ont plus de ressort que les autres ?
A-t-on compris le sens de la réforme intérieure demandée par le Maréchal ? Sens de la communauté française. Comment supporte-on les privations ? Que fait-on pour l'entraide entre Français ? Opinions sur le sens de l'autorité, de la liberté, du devoir, etc. »
CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Pour retrouver la France, enquêtes sociales en équipe*, Uriage, École nationale des cadres, 1941, série Le Chef et ses jeunes n° 6, in-16, 78 p., fig., cartes, couv. ill., p. 69

Même si les enquêteurs étaient réellement candides, mieux valait échapper à un tel questionnaire par les temps qui courraient...

La référence aux fondateurs de la géographie, Vidal de la Blache pour la France et Friedrich Ratzel pour l'Allemagne⁴, est surtout l'occasion de souligner l'évolution de cette discipline dans le sens d'une

¹ - L'éditeur mentionne dans l'édition de 1947 de ce texte : "Cette brochure a paru pour la première fois, sous une forme un peu différente en 1941, à l'École d'Uriage. Un an plus tard cet organisme, non sans raisons, comme foyer de résistance anti-nazi était fermé. [...] Il ne comptait pas se remettre à un travail qui sort de ses préoccupations actuelles. Il l'avait entrepris dans l'impossibilité où il se trouvait de poursuivre ses enquêtes ethnographiques pour le compte de la recherche scientifique du Musée de l'Homme. Cependant, sur la demande de divers organismes de culture populaire, de mouvement de jeunesse ou de l'armée, il s'est décidé à faire paraître une nouvelle édition."

² - CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Pour retrouver la France, enquêtes sociales en équipe*, Uriage, École nationale des cadres, 1941, série Le Chef et ses jeunes n° 6, in-16, 78 p., fig., cartes, couv. ill. Nous avons consulté l'édition de 1943, dont la jaquette de couverture était une carte.

³ - En témoigne le titre de la série ainsi que les thèmes des autres numéros.

⁴ Nous notons au passage l'importance stratégique que les travaux de ces géographes ont pu jouer dans les systèmes de légitimation de la montée des nationalismes. Ratzel et son anthropogéographie seront au principe des conquêtes territoriales du Reich avec l'idée de Lebensraum. La contribution de Vidal de la Blache (véritable entrée en matière) à l'Histoire de France sous la direction d'Ernest Lavisse et intitulée *La Personnalité géographique de la France* a fait l'objet d'une édition en Angleterre en 1941 par les éditions Hachette et avec une préface en anglais de H. J. Fleure, professeur de géographie à l'Université de Manchester. Cf. VIDAL DE LA BLACHE (Paul), *La Personnalité géographique de la France*, with a preface by H. J. FLEURE, M.A.,

atténuation de l'influence du milieu physique sur les rapports sociaux et l'affirmation de la place prépondérante qu'y occupe l'action de l'homme. L'accent est donc mis très justement sur les apports de Jean Bruhnes, Pierre Deffontaines et d'Albert Demangeon, Roger Dion aussi pour ce qui concerne la formation du paysage rural français, dans ce processus d'humanisation de la géographie physique française. Côté enquête sociale, ce sont surtout les ethnologues et folkloristes auxquels la bibliographie renvoie, notamment André Leroi-Gourhan, Paul Rivet et Arnold van Gennep. Economie et humanisme, pourtant de création récente (1941) sous les auspices du révérend père Lebret, et le Centre d'Etudes rurales figurent en bonne place dans les adresses utiles mentionnées en fin de l'ouvrage, toutes fortement marquées par l'action sociale des mouvements catholiques de gauche d'une France encore largement rurale. En revanche, nous soulignerons l'absence de référence aux travaux de Lucien Febvre qui, en prenant ses distances par rapport à l'approche vidalienne de la question de l'influence du milieu physique sur l'organisation des sociétés, consacre pourtant de fort belles pages à la question des relations entre morphologie sociale et géographie humaine¹.

Les bases de l'enquête sociale mettent surtout l'accent sur ce mélange entre l'unité et la diversité des relations homme/milieu telles qu'on les entendait dans les approches traditionnelles de la France rurale. Peu de choses en fait sur une urbanisation qui accompagnait l'émergence des classes ouvrières. Les villages, la campagne, ses médecins, ses curés, l'âme paysanne et le folklore du terroir occupent, oserons-nous dire, tout le terrain².

Faire le point en prenant de la hauteur

Considérer la question de la répartition des populations par rapport aux grandes caractéristiques physiques du globe telles qu'elles apparaissent en surface invite sans doute à une vue plongeante sur le territoire. Le regard du « pilote ethnographe »³ qui, du haut de son avion, part à la découverte du monde rejoint le point de vue du géographe qui dresse des cartes, comme du reste celui de l'architecte-urbaniste qui établit son projet à partir d'une vue d'avion⁴. La position effective de l'analyste face à son terrain semble bien camper le décor d'une posture épistémologique de fait, mais enrichie des méthodes et objets propres aux disciplines mises à contribution par Paul-Henry Chombart de Lauwe dans son deuxième ouvrage⁵. Mais cette façon de regarder la réalité sociale, de façon globalisante et synthétique a priori, c'est-à-dire du point de vue d'une sorte de sujet transcendantal occidental, ne peut que le conduire impérativement à réviser les catégories d'analyse qu'il hérite de sa culture et de la civilisation occidentale. La démarche suivie par les photographes travaillant avec Albert Kahn en quête d'images de la diversité du monde — et dont les missions furent minutieusement préparées par Jean Bruhnes — semble différente de celles des auteurs dont Chombart, alors chargé de recherche du CNRS au Musée de l'Homme, s'entoure pour commenter des images aériennes. Au-delà de la complémentarité des deux approches, des divergences de vue sur le classement des populations apparaissent. Alors que le travail ethnographique part d'une identification des groupements ethniques pour délimiter un terrain précis dans une aire culturelle donnée, la géographie aérienne se pose à l'inverse la question de la distribution des diverses populations sur le territoire. L'intérêt précoce pour

D.Sc., F.R.S., Professor of Geography in the University of Manchester, Manchester : at the University Press, London : Hachette, 1941, 60 p. La question du territoire national était bien en fait cruellement d'actualité.

¹- FEBVRE (Lucien), *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, La Renaissance du livre, 1922 ; Paris, Albin Michel, 1970, coll. L'évolution de l'humanité, n° 23, 444 p.

²- Il n'est pour s'en convaincre que de parcourir les références bibliographiques : la vie économique se réduit aux activités agricoles, la vie sociale et spirituelle est celle des paysans qui vont à la messe et l'architecture est celle du parc rural des villages ou de la campagne.

³- Selon l'expression utilisée par Emmanuel de Martonne à la page 15 de sa préface à la *Découverte aérienne du monde*.

⁴- Ce fut en particulier le cas de Donat-Alferd Agache, par ailleurs également formé à la sociologie, pour le plan d'Orléans établi dans les années trente. Cf. BARDET (Gaston), "L'Urbanisme au salon", in : *Beaux-Arts*, 29 mai 1936.

⁵- CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry) sous la dir. de, *Découverte aérienne du monde*, Paris, Horizons de France, 1948

la découverte¹ débouche sur une connaissance² méthodique qui bute sur l'outillage catégoriel disponible.

« Comment délimiter et classer, au milieu des diverses régions que nous avons survolées, les contours des groupes humains dont nous avons, par la vision aérienne, saisi l'infrastructure et les cadres ? Au premier abord, les notions de peuples, races, sociétés, nations nous paraissaient difficiles à distinguer. Leurs frontières sont-elles visibles dans les paysages qui se déroulent au-dessous de nous ? Ne risquons-nous pas de garder, de l'imbrication des divers groupes humains à la surface de la terre, une impression d'inextricable complexité et de confusion ? »

CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry) sous la dir. de, *Découverte aérienne du monde*, Paris, Horizons de France, 1948, p. 327

Face à cette complexité et à la richesse des civilisations qui révèlent avoir pris leurs assises dans certaines régions du monde, mais qui accueillent aussi les traces des échanges, des transferts, des conquêtes et des destructions, le regard attentif et scrupuleux de Chombart porte au-delà de l'état des choses et des lieux de cette époque, vers les acquis de la société industrielle pour toute l'humanité. Cette foi humaniste va l'engager à faire le pari que les cultures sont en train de se subsumer sous LA culture, celle de la modernité technologique, plutôt que celle de l'Occident du reste, qui porte les espoirs d'une amélioration des conditions de vie et de maîtrise de l'actions des hommes sur une nature qu'ils ont entrepris de socialiser. C'est même une apologie de cette civilisation universelle qui explique cet argumentaire optimiste (aspirations de l'anthropologue ?) qui conclut l'ouvrage par des emprunts à Le Corbusier sur le règne de la raison universelle à travers les lignes et l'angle droit que les urbanisations les plus récentes (ou les plus volontaires) laissent clairement apparaître dans les agglomérations vues du ciel. Ce que nous serions tentés d'interpréter comme des traces de pouvoirs politiques forts, et une violence symbolique à prendre avec circonspection et esprit critique, semble plutôt apparaître à ses yeux comme le gage d'un progrès scientifique et technique profitable à tout le monde. Ce rêve d'un humanisme libérateur mais homogénéisant apparaît à l'aune du dépassement des contradictions qui apparaissent comme des disparités dans l'organisation de l'œcoumène.

« "Les rues sont orthogonales et l'esprit est libéré" disait Le Corbusier et ailleurs : "Les gratte-ciel sont trop petits" [Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches*, pp. 66 et 72] L'homme moderne a besoin de cette libération des contingences matérielles imposées par la nature. Il aime cette nature et la recherche mais veut pouvoir en disposer librement sans se laisser diriger par elle dans les détails de la vie. La rue qui serpente sur les traces de l'ancien chemin ne peut le satisfaire. [...] L'homme qui s'attache aux angles droits et aux lignes verticales croit au progrès par la recherche scientifique. [...] Y-a-t-il là une solution aux contradictions qui, dans la vision aérienne, s'exprime dans l'infrastructure des sociétés. [...] Le Corbusier a eu en un sens raison de dire que les architectes modernes ont manqué d'audace. Leur plan n'aurait de valeur que s'il avait été conçu entièrement librement. Or nous voyons à chaque pas subsister des oppositions. Le riche quartier bourgeois du centre de la ville fait-il partie de la même société que cet alignement de boîtes rectangulaires disposées symétriquement aux environs de l'usine et dans lesquelles vivent les familles ouvrières ? Ce village d'une province reculée abrite-t-il la même humanité que l'énorme cité industrielle ? Quels liens les rattachent ?

CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry) sous la dir. de, *Découverte aérienne du monde*, Paris, Horizons de France, 1948, p. 364

Dans une version que nous oserons dire un peu euphorique, c'est déjà le programme de la sociologie urbaine des aspirations et de la culture qui s'esquisse très clairement à travers ces formulations. Notons également la référence à ce credo de la modernité qui fait, des différences —ou des contradictions—, des disparités que le progrès de la civilisation —et des cultures scientifiques et techniques— devront progressivement effacer de la surface du globe pour faire le bonheur de

1- Paul-Henry Chombart de Lauwe restitue en ces termes à Thierry Paquot cette soif de découverte qu'il doit largement au cadre familial : "C'était l'époque de ces enfants gâtés de familles riches qui voyageaient, avaient des avantages multiples et variés mais n'entreprenaient pas, en général, d'études sérieuses, en tout cas pour les filles. C'est dans ce contexte-là que j'ai rêvé de voyages. Tout ce qui me tombait sous la main, tout ce qui décrivait la diversité des hommes, comme le livre du géographe Jean Brunhes sur les « races humaines » —on parlait encore de « races » à cette époque—, me passionnait. Cela ne revêtait aucune signification raciste. Au contraire, au Musée de l'Homme, j'apprendrai bientôt, par Lester, Millot et d'autres, la fragilité de ce concept ainsi que les dangers de son utilisation par les Etats totalitaires." Cf. CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Un anthropologue dans le siècle, entretiens avec Thierry Paquot*, Paris, Descartes & Cie, 1996, p. 12

2- HABERMAS (Jürgen), *Connaissance et intérêt*, Paris, NRF-Gallimard, 1976

l'humanité. Si l'on peut craindre que cette ambition réformatrice ne s'inscrive dans des formes de légitimation de l'action normalisatrice de l'État à travers les opérations d'aménagement que les Trente glorieuses vont permettre d'imposer aux populations¹, le programme scientifique qui s'esquisse entend bien s'enquérir au préalable d'une humanité que les conditions de vie des familles ouvrières laissent largement apparaître comme déplorables —notamment dans les taudis et les lotissements défectueux hérités d'avant guerre—, et y remédier. La vision du monde de Chombart est à ce moment-là clairement conforme aux vues de Theillard de Chardin sur l'évolution de l'humanité².

La place ménagée dans les réflexions de la géographie, de l'anthropologie ou de la sociologie urbaines aux morphologies sociale et urbaine devient alors cruciale à nos yeux dans la mesure où rien n'est plus étranger aux pensées architecturales et urbanistiques du mouvement moderne que la prise en compte des différences culturelles (et a fortiori ethniques) ou des disparités territoriales dans la conception du logement et de la forme urbaine.

Les espaces d'une grande cité regardés à la loupe en termes de morphologies

Lorsque l'opportunité se présente d'ausculter l'agglomération parisienne, c'est, en l'absence d'autres préfigurations que celles des géographes et historiens français de l'urbain, vers les démarches des *civic surveys* anglais (comme ceux de Charles Booth sur Londres) et de l'anthropologie urbaine de l'École de Chicago que l'équipe constituée à cet effet va spontanément se tourner. Au début des années 50, seuls Maurice Halbwachs et quelques urbanistes proches de *La Vie urbaine* avaient sans doute eu réellement l'occasion de se familiariser avec les analyses urbaines de ce type. Les données manquaient. Non pas que les statistiques fussent absentes, mais elles étaient lacunaires ou partielles. Leur traitement systématique dans le cadre d'une analyse spécifiquement urbaine et exhaustive du Paris de l'après-guerre appelait encore une synthèse en sciences humaines. Le regard proprement sociologique qui s'amorce va donc s'appuyer d'une part sur l'optique synthétique de l'anthropologie, d'autre part sur les préoccupations plus sociologiques concernant la place des familles ouvrières dans l'espace urbain et, plus globalement, sur la distribution des groupes sociaux et des activités. La question de la morphologie sociale va dès lors occuper une place privilégiée dans l'analyse de *l'espace social d'une grande cité*³ et les grandes catégories d'analyse proposées par Maurice Halbwachs en la matière vont devenir directement opératoires en faisant figure de programme de travail.

Deux auteurs ont incontestablement fait autorité en la matière et la dédicace de l'enquête est sans équivoque : « A la mémoire de Marcel Mauss, qui le premier m'a fait découvrir l'ethnologie et de Maurice Halbwachs, mort au camp de concentration de Buchenwald, dont les travaux de morphologie sociale ont été essentiels pour notre recherche » indique P. C. L.

On se souvient bien sûr du célèbre texte de Marcel Mauss sur les variations saisonnières chez les Esquimos⁴. On sait aussi que cette expression a fait l'objet d'une définition fondatrice sous la plume d'Émile Durkheim dans la deuxième année de *L'Année sociologique*⁵ où le thème a droit pour la première fois dans cette publication à une section à part, à côté des autres divisions de la sociologie française universitaire naissante. Le texte de Durkheim ménage une part importante à l'anthropologie géographique de Ratzel, comme du reste à l'anthropologie physique, qui devait empoisonner la question de la distribution des populations sur le territoire en embarrassant les enquêtes de

¹- DREYFUS (Jacques), *L'Urbanisme comme idéologie de la rationalité, Le refus de l'ordre de la différence*, Paris, CREDOC, 1974, DREYFUS (Jacques), *La Société du confort, quel enjeu, quelles illusions ?*, Paris, L'Harmattan, 1990, DREYFUS (Jacques), *La Ville disciplinaire : essai sur l'urbanisme*, Paris, Ed. Galilée, 1976

²- C'est ce qui ressort de l'état d'esprit de Chombart tel qu'il le restitue lui-même dans le chapitre qui introduit à l'enquête sur Paris et l'agglomération parisienne dans *Un anthropologue dans le siècle, Entretiens avec Thierry Paquot*, Paris, Descartes & Cie, 1996, pp. 65-74

³- Sous-titre du tome 1 de l'ouvrage.

⁴- MAUSS (Marcel), « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimo, essai de morphologie sociale », in : *L'Année sociologique*, neuvième année (1904-1905), Paris, Lib. Félix Alcan, 1906

⁵- Il s'agit de l'année 1897-1898, publiée en 1899 et dont la sixième section est intitulée "morphologie sociale". Elle avait été préfigurée l'année précédente dans le rubrique "divers" avec des références à des travaux comme ceux de Ratzel ou de Vacher de Lapouge dans lesquels l'espace et l'urbanisation jouent un rôle de premier plan dans une analyse anthropologique nationaliste, pour le premier, ou raciale et même raciste, pour le deuxième.

considérations raciales douteuses empreintes d'un scientisme biologisant.

L'approche est déjà érudite et l'introduction renvoie aux principaux auteurs qui participent aux réflexions de l'après-guerre sur l'interaction homme / milieu urbain que Chombart précise en parlant « d'espace social dans la civilisation industrielle ». Au premier rang des approches, la question de la distribution des activités et des populations puise abondamment dans les travaux des géographes et dans ceux des urbanistes de l'IUUP¹. À ces moyens d'expression ou d'objectivation des configurations physiques communs que sont la carte et le plan, l'équipe de Chombart va rajouter, comme on pouvait s'y attendre, les photographies aériennes, qui figurent en bonne place dans les premières pages de l'ouvrage. La question est déjà ancienne. Il n'est que de mentionner la thèse de Paul Meuriot pour s'en convaincre². Mais on va insister sur le caractère organique de la réalité urbaine. Max Sorre figure donc en bonne place parmi les auteurs de référence. Il suivra en effet des chemins très proches, notamment avec ses fondements biologiques de la géographie³, mais aussi avec la rencontre qu'il avait entreprise d'organiser entre la géographie et la sociologie⁴, sans compter ses travaux sur l'immigration⁵. Très logiquement, Marcel Poète offre dans ses travaux une image déjà bien élaborée de l'urbanisation parisienne et intéresse les sociologues tant par son bergsonnisme, qui stimule largement les réflexions de l'intelligentsia de la première moitié du siècle en matière de mémoire et de création, que par ses réflexions sur la longue durée des processus qui permettent de créditer l'histoire des villes d'un fonctionnement organique. Son approche, prolongée par les analyses de Pierre Lavedan⁶, offre l'avantage de relativiser les interventions planifiées dans les grandes caractéristiques des activités, des institutions et des formes urbaines. Pour ce qui concerne l'évolution de ces distributions, c'est l'écologie humaine anglo-saxonne et l'écologie urbaine de Chicago qui stimulent la réflexion. Il est cependant très clair que sur ces questions de distribution des activités et des groupes, de même que sur la question essentielle des formes de distance sociale et de leur interprétation, Chombart va se démarquer de l'école américaine⁷. Halbwachs déjà, dans ses commentaires des travaux de Park et Burges⁸, et en dehors du fait que les villes américaines sont sensiblement différentes des villes européennes, va leur reprocher de trop privilégier les particularités ethniques au détriment des rapports politiques et sociaux (de classe) d'ensemble, qui livrent selon lui la clef de la forme globale d'une grande ville.

Pour ce qui concerne la sociologie française institutionnelle de l'époque, ce sont Gurvitch et Friedmann qui figurent en meilleure place. Dans sa sociologie des paliers en profondeur, Georges Gurvitch insiste sur le fait que la réalité sociale est faite de niveaux différenciés, que cette réalité n'est compréhensible qu'à condition de considérer qu'aucun d'eux n'est indépendant des autres, et qu'ils forment un tout. Cette approche holiste et différenciée présente l'immense avantage de ménager une place importante aux représentations et aux phénomènes psychologiques, à la différenciation entre les groupes sociaux selon la position qu'ils occupent dans l'espace social et matériel. Georges Friedmann, quant à lui, observe attentivement les changements technologiques non seulement dans l'organisation du travail et de sa division croissante avec le développement de l'industrie mais aussi ses effets sur

¹- Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris.

²- MEURIOT (Paul), *Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine*, Paris, Belin frères, 1897, in-8°, 475 p.

³- SORRE (Max.), *Les Fondements biologiques de la géographie humaine. Essai d'une écologie de l'homme*, Paris, Lib. Armand Colin, 1943, 440 p.

⁴- SORRE (Max.), *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Lib. Marcel Rivière et Cie, 1957, Petite bibliothèque sociologique contemporaine, série A : Auteurs contemporains, 213 p.

⁵- SORRE (Max.), *Les Migrations de peuples. Essai sur la mobilité géographique*, Paris, Flammarion, 1955

⁶- LAVEDAN (Pierre), *Histoire de l'urbanisme*, 3 vol., Paris, H. Laurens, 1926-1941-1952, LAVEDAN (Pierre), *Qu'est-ce que l'urbanisme ? Introduction à l'histoire de l'urbanisme*, Paris, H. Laurens, 1926, LAVEDAN (Pierre), *Introduction à une histoire de l'architecture urbaine*, Paris, H. Laurens, 1926

⁷- CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Un anthropologue dans le siècle, Entretiens avec Thierry Paquot*, Paris, Descartes & Cie, 1996, p. 81

⁸- HALBWACHS (Maurice), "Chicago, expérience ethnique", in : *Annales d'histoire économique et sociale*, tome IV, n° 13, 1932, pp. 11-49

l'organisation économique et sociale des groupes¹. Si la morphologie sociale est quelque peu mise en veilleuse dans le champ des sciences humaines de l'après-guerre (pour ne pas dire de la guerre froide) au profit des analyses des grands clivages structuraux, les classes et les oppositions politiques, l'analyse nuancée et scrupuleuse de l'espace social à travers l'espace d'une grande agglomération va inciter Chombart à porter l'accent sur deux aspects principaux de l'analyse de l'espace social : les représentations que les groupes sociaux se font de leur position dans l'espace, et la spécificité des populations ouvrières qui sont comme un mystère révélé de l'organisation urbaine.

« Pour essayer de trouver d'autres éléments de réponse à ces questions, c'est, après l'écologie, vers la morphologie sociale que nous allons nous tourner maintenant. Pressentie par Auguste Comte, et exprimée par Durkheim, elle a pris toute son ampleur dans l'œuvre de Maurice Halbwachs. "Les formes matérielles des sociétés, dit celui-ci, reflètent tout l'ordre des préoccupations propres à chacune d'elles" [*Morphologie sociale*, 1936, p. 18]. Jusqu'ici, nous sommes proches de perspectives de l'écologie telles qu'elles ont été exprimées récemment par certains auteurs américains [Llewelyn et Hawthorn in Gurvitch, *La Sociologie au XX^e siècle*, PUF, 1947, t. 1, p. 564]. Mais Halbwachs fait un pas de plus ; d'après lui "la morphologie sociale, comme la sociologie, porte avant tout sur des représentations collectives... Car... la pensée du groupe trouve, dans les représentations qui lui viennent de ses conditions spatiales, un principe de régularité et de stabilité, tout comme la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre" [op. cit., p. 18]

L'un des buts que nous poursuivons justement en essayant de donner une représentation exacte de l'espace social dans l'agglomération parisienne, est de permettre aux populations qui y vivent de mieux en prendre conscience. L'impossibilité dans laquelle se trouve l'habitant d'une grande cité de *se situer* dans un espace concret, n'est pas l'une des moindres causes de déséquilibre de notre société. »

CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), ANTOINE (S.), BERTIN (J.), COUVREUR (L.), GAUTHIER (J.) et alii, *Paris et l'agglomération parisienne, tome premier : L'Espace social dans une grande cité*, Paris, PUF, Bib. de sociologie contemporaine, série B : Travaux du Centre d'études sociologiques, 1952, pp. 23-24

Il est vrai que Maurice Halbwachs utilise cette métaphore du corps dans l'espace appliqué à la société pour insister sur le caractère dialectique de l'espace, en même temps substrat matériel, comme le disait Durkheim, mais aussi, et peut-être surtout, groupes, organisations et institutions en tant qu'ils construisent leur identité *dans* et *par* l'espace, moyennant des sortes de visions du monde et des façons d'être au monde qui leurs sont propres. Il y a aussi dans cette optique, surtout chez Chombart, cet optimisme des Lumières qui veut que l'histoire puisse d'autant plus correspondre à l'œuvre de la Raison que les sujets sociaux, dépassant leurs antagonismes passagers, accèdent à la claire conscience de leurs actions sur le milieu et des enjeux de l'organisation sociale. Cette croyance en une maîtrise raisonnée des espaces stimulée par l'idée que les projets puissent être destinés à faire prendre corps aux aspirations de chacun n'est pas sans rappeler cet accomplissement téléologique de soi tendant vers cet improbable point oméga cher à Theillard de Chardin, dont on sait qu'il fut l'un des inspirateurs de Chombart. Le dépassement des conflits et des divergences de vues sera volontiers confié par les marxistes à l'actualisation des contradictions sur les rails d'une Histoire plus ou moins inéluctable grâce aux progrès de l'humanité. Selon qu'ils sont mécanistes —ou structuralo-marxistes— ou moins assurés, parce que conscients de dépendre du maniement des instruments du pouvoir (dont ceux de la planification), comme Henri Lefebvre, ils mettront plus ou moins l'accent sur les enjeux politiques. On pressentait tout de même que les aventures spatiales de la Raison² ne pouvaient que laisser subsister contradictions et contrariétés dans la marche chaotique d'une Histoire autant faite de progrès que de régressions. Chombart, lui, eût avant tout le souci de s'enquérir des modes d'existence, de penser et d'action de ceux que le progrès semble oublier en chemin. Les ouvriers et leurs familles, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, seront donc au cœur des préoccupations de son équipe de recherche. Et peut-être est-ce au moment où les prêtres deviennent ouvriers que la morphologie religieuse, qui sera portée dans les années cinquante à s'enquérir de la fréquentation des lieux de culte en milieu urbain par rapport aux milieux traditionnels de la campagne, va se pencher sur le sort des familles ouvrières dans l'espace

¹- Notons qu'il fut à l'initiative du colloque de CNRS considéré comme l'acte fondateur de la sociologie urbaine française. Cf. FRIEDMANN (Georges) sous la dir. de, *Villes et campagnes, 2^e semaine sociologique organisée par le CNRS*, Paris, Armand Colin, 1953

² - RAYMOND (Henri), *L'Architecture, les aventures spatiales de la raison*, coll. Alors, n° 4, Paris, CCI/Centre Georges Pompidou, 1984

urbain¹.

La position que les ouvriers occupent dans l'espace urbain est donc moins analysée en termes de classe qu'en fonction des formes de sociabilité qui caractérisent des groupes dont l'unité symbolique et politique relevait surtout d'un postulat politique. Ce qui intéresse Chombart au premier chef, et qui justifie les réflexions en termes de morphologie sociale, ce sont bien les conditions quotidiennes de vie des familles ouvrières, leurs logements, le budget des ménages et les moyens de remédier à des situations légitimement considérées comme déplorables. Par rapport aux monographies prônées par Le Play, et auxquelles Pierre du Maroussem a donné des éléments de méthode actualisés très utiles, les enquêtes engagées et qui seront prolongées par les travaux du Centre d'ethnologie sociale de Montrouge à partir de la fin des années cinquante, nous semblent bien dans le sillage des enquêtes du XIX^e siècle sur les conditions matérielles, morales et intellectuelles des ouvriers de l'industrie...

Au-delà de l'analyse globale des divers espaces par types d'activités qui caractérisent l'ensemble de la population et du traitement cartographique des données statistiques disponibles, on va insister sur la consistance et le poids des populations injustement laissées au bord du chemin et souvent reléguées dans des zones délaissées et des taudis condamnables. Gurvitch avait en effet convaincu son monde de la nécessité de comprendre la classe ouvrière non seulement pour expliquer la société globale, sa forme et sa structure, mais aussi parce que cette classe est au fondement de la démocratie politique. Henri Lefebvre aussi avait soutenu cette thèse en privilégiant la vie quotidienne et la culture dans sa critique du fonctionnement des appareils et des programmes politiques². Restait à dresser le tableau de l'ensemble des lieux où les ouvriers avaient la possibilité d'exprimer leurs points de vue et les spécificités culturelles de leur vision du monde et de leurs conditions de vie. En fait, cette "question sociale" dans sa version sociologique de l'après Seconde Guerre mondiale semble avoir été d'emblée abordée en termes technocratiques, les approches ayant surtout l'intention de faire valoir les particularités sociologiques de la classe ouvrière auprès des instances techniques et politiques de l'État. Chargées d'organiser l'espace, ces instances étaient du même coup tenues, dans cette posture épistémologique, de remédier aux situations déplorables et dommageables à la bonne santé morale et politique de la société dans son ensemble en améliorant les conditions d'habitation des classes populaires et en favorisant le dialogue social entre les divers groupes dont la société urbaine se compose.

La morphologie au peigne fin

La volonté de concilier vues globales et analyses détaillées d'espaces limités selon leurs particularités locales est manifeste, pertinente et efficace pour dresser un tableau équilibré de l'ensemble de l'agglomération. Nous ne retiendrons ici de cette vaste enquête que les principaux éléments qui nous paraissent significatifs de l'attention portée à la morphologie et aux problèmes que ce type d'approche finit par poser à la sociologie, comme du reste aux aménageurs en général.

Il y a tout d'abord cette série remarquable de cartes qui restituent des caractéristiques successives de l'espace social analysé de façon systématique à diverses échelles. On est bien là dans le prolongement de la cartographie d'un Albert Demangeon³ (injustement prénommé André dans la bibliographie du tome 2 de l'enquête). Quelques innovations sont à souligner. C'est en particulier le cas de cette carte établie par Serge Antoine de la répartition des itinéraires d'une jeune fille du XVI^e

¹- CHELINI (Jean), *La Ville et l'Eglise : premier bilan des enquêtes de sociologie religieuse*, préface de Gabriel Le Bras, avant propos de Mgr Lucien Gros, Paris, Ed. du Cerf, 1958, in-16, 365 p., HOUTARD (François) Abbé, *Aspects sociologiques du catholicisme américain : vie urbaine et institutions religieuses*, Paris, Les Editions ouvrières, 1958, in-8°, 341 p., LACOSTE (Norbert) Abbé, *Les Caractéristiques sociales de la population du Grand Montréal, étude de sociologie urbaine*, Louvain, Ceuterick, 1958, in-8°, 276 p.

²- LEFEBVRE (Henri), *Critique de la vie quotidienne, tome 1 : Introduction, tome 2 : Fondements d'une sociologie de la quotidienneté, tome 3 : De la modernité au modernisme*, Coll. le sens de la marche, Paris, l'Arche Ed., 1958, 1961 et 1981

³- DEMANGEON (Albert), *Paris, sa ville et sa banlieue*, Paris, Bourreliey, 1949

arrondissement pendant un an¹ et qui devait retenir l'attention de nombreux chercheurs, notamment aux États-Unis². La recherche procède en passant des vues les plus globales aux vues les plus détaillées par un changement d'échelle dans la cartographie. La morphologie dite générale correspond ainsi en fait à la restitution cartographiée de données quantifiées disponibles auprès de diverses institutions ou spécifiquement constituées à cet effet. L'espace est alors conçu comme la somme de couches, difficilement superposables de façon synoptique, d'espace d'ordres différents et complémentaires³. Cette lecture de l'espace à partir de caractéristiques sociales rejoint celle que les urbanistes avaient entrepris de constituer depuis le début du siècle sur les caractéristiques de l'espace physique. Le fond de plan est donc plus ou moins détaillé selon l'échelle et l'innovation peut être de deux ordres. Faire apparaître sur une carte ou sur un plan des données d'ordre sociologique ou anthropologique modifie l'image que l'on se fait des lieux. Par ailleurs, spatialiser des données originales révèle des aspects de l'espace social que les configurations urbaines n'expriment que mal, partiellement ou pas du tout. Par exemple, les lieux de résidence des inspecteurs des finances, des polytechniciens ou des avoués et notaires en 1950 laissent clairement apparaître une dissymétrie sociale est-ouest dans l'espace parisien⁴. On pouvait en avoir l'intuition ne serait-ce qu'en fonction de l'aspect des constructions, mais la répartition de catégories sociales précises dans le tissu urbain rend cette image encore plus édifiante. Nous ferons cependant remarquer que ce type d'approche synoptique ne fait jamais que restituer une distribution fonctionnelle déjà familière aux planificateurs.

En revanche, la troisième partie concernant les structures locales va rentrer dans le détail du tissu urbain et de ce que, par une catachrèse similaire, on appellera le tissu social. Le cadre d'analyse devient alors un arrondissement, un secteur ou un îlot, et il sera tenu directement compte des caractéristiques du bâti. Un pont est ainsi clairement jeté entre la morphologie sociale et la morphologie urbaine dont les études seront renouvelées, encore que trop timidement, à partir des années soixante avec le développement de la recherche architecturale⁵. Les préfigurations furent pourtant nombreuses, mais peut-être un peu injustement oubliées, négligées ou ignorées dans le vaste mouvement d'urbanisation des années soixante. Nous pensons en particulier aux travaux de Gaston Bardet qui, dès avant la Seconde Guerre mondiale, proposaient des lectures fines et originales de la morphologie sociale des villes. Ses profils psychologiques, puis sociologiques, comme du reste ses analyses détaillées de l'évolution de la distribution des activités par branches dans le tissu bâti, en appelaient depuis longtemps déjà à des interventions circonstanciées et soucieuses de respecter cette territorialisation des pratiques sociales variables selon les groupes. Un même souci d'humanisme culturel — voire culturel — anime aussi bien cet architecte-urbaniste féru de sociologie qu'était Bardet⁶, que cet ethno-sociologue soucieux de dialoguer avec les aménageurs qu'était Chombart.

Les représentations comme celles de l'ensemble des activités commerciales du faubourg Saint-Honoré, de la clientèle des cinémas, d'une pharmacie ou d'un magasin de luxe nous paraissent dans le droit fil des *Principes inédits d'enquête et d'analyse urbaines* publiés en 1943⁷. Les références aux

1- CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), ANTOINE (S.), BERTIN (J.), COUVREUR (L.), GAUTHIER (J.) et alii, *Paris et l'agglomération parisienne, tome premier : L'Espace social dans une grande cité*, Paris, PUF, Bib. de sociologie contemporaine, série B : Travaux du Centre d'études sociologiques, 1952, p. 106

2- Cf. CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Un anthropologue dans le siècle, Entretiens avec Thierry Paquot*, Paris, Descartes & Cie, 1996, p. 74

3- « Halbwichs dans son livre sur la morphologie sociale [...] avait déjà distingué un espace économique, un espace politique, un espace religieux. Nous dirions plus volontiers qu'il faut introduire des dimensions économiques, politiques, religieuses dans l'espace socio-géographique. », CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Des Hommes et des villes*, Paris, Petite bibliothèque Payot, n° 154, Payot, 1963, p. 96

4- *op. cit.*, pp. 72-73

5- On doit à Bardet un usage de l'expression « morphologie urbaine » antérieur à la traduction de forma urbana par les architectes dans les années soixante-dix, notamment dans "Un problème moderne : l'urbanisme", in : *O.S.B.* (1ère année), n° I-5, mai 1938, pp. 131-138.

6 - FREY (Jean-Pierre), "[Jean-] Gaston Bardet. L'espace social d'une pensée urbanistique", in : *Les Études sociales*, n°130 : *Voyages d'expertise*, 2° semestre 1999, pp. 57-82

7- Les seuls ouvrages de Bardet figurant dans la bibliographie de l'enquête sont les suivants : *Mission de l'urbanisme*, coll. Economie et Humanisme, Paris, Ed. Ouvrières, 1949 et Paris. *Le centre d'échange et*

travaux de Bardet nous semblent pourtant fort discrètes alors que l'on peut y voir sans peine des affinités considérables, non seulement dans l'analyse des espaces sociaux et urbains, mais aussi dans un net penchant du catholicisme militant pour la sociologie. L'approche des pratiques sociales, qu'elles soient de l'ordre des pratiques quotidiennes ou de celui de l'exercice des compétences architecturales et urbanistiques nous semblent en effet procéder des mêmes représentations chez ces deux auteurs. La réflexion sur les relations de voisinage est de la plus haute importance. Chombart met ainsi en évidence à l'occasion de cette enquête, notamment avec Maurice Imbert, la différence entre les commerces quotidiens, occasionnels et exceptionnels qui aurait dû permettre de planifier avec nuance le rapport aux activités commerciales si les promoteurs des grandes surfaces ne s'étaient employés à monopoliser les réseaux de distribution en tablant sur l'usage de l'automobile. Bardet, lui aussi, avait eu le souci de trouver dans l'organisation d'unités de voisinage modernisées de quoi concilier répartition des commerces et activités selon diverses échelles de familiarisation et de fréquentation des populations. Sa recherche de formes actualisées de vie de quartier (de la paroisse) et des relations de voisinage définies à partir de la capacité des habitants à reconnaître, sans forcément les fréquenter, les habitants du quartier visait directement à définir des entités à partir desquelles planifier les quartiers nouveaux.

Chez Chombart, la question du choix des types d'habitat, de l'organisation des îlots, des ZUP en un mot, est donc au cœur des préoccupations, mais la balance penche déjà lourdement en faveur des grands ensembles au détriment des petits et, à fortiori des lotissements pavillonnaires. À propos de la délimitation des unités de voisinage à partir desquelles la question des secteurs urbains et des quartiers est abordée, moins du reste en fonction des pratiques sociales effectives que des modalités de production des lieux, les auteurs de l'enquête prennent une position de principe qui laisse apparaître un certain embarras.

« Certains auteurs utilisent le terme "aires naturelles" pour désigner les surfaces qui sont bordées par des limites matérielles, d'autres celui "d'unités de voisinage" pour désigner des unités définies par des relations sociales, d'autres encore celui d' "aires fonctionnelles", etc. D'une manière générale, les divers chercheurs s'accordent pour mettre en relief l'importance des unités de vie locale à l'intérieur des grandes villes et certains affirment l'existence de "régions" urbaines, contredisant l'hypothèse des zones [Cf. plus haut, les théories de R. Davie sur les aires fonctionnelles]. Tous ces termes ont été critiqués. Nous préférons pour Paris garder des expressions très simples de "secteur géographique", "quartier", et "groupes de quartier". Nous ne retiendrons pas ici non plus les propositions de G. Bardet : échelon familial, patriarcal, paroissial [BARDET (Gaston), *Le Nouvel urbanisme*, Paris, Vincent et Fréal Ed., 1948], qui marquent, dans les termes mêmes, des dispositions trop arrêtées, bien que par ailleurs les études de topographie sociale de M. G. Bardet nous aient apporté des suggestions très utiles."

CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), ANTOINE (S.), BERTIN (J.), COUVREUR (L.), GAUTHIER (J.) et alii, *Paris et l'agglomération parisienne, tome premier : L'Espace social dans une grande cité*, Paris, PUF, Bib. de sociologie contemporaine, série B : Travaux du Centre d'études sociologiques, 1952, p. 55

Question d'échelle et de façon de procéder. On peut donc légitimement regretter que les interlocuteurs de Chombart aient été des tenants de la technostucture bétonneuse et de la modernité triomphante plutôt que des urbanistes que l'on a pu dire culturalistes. Il y a là une contradiction qui mériterait de plus amples réflexions et nous n'esquisserons guère qu'un embryon de réponse.

Les études particulières

Le chapitre VI de l'enquête entend poursuivre le travail avec trois exemples de recherches « dans une même perspective morphologique »¹. Il s'agit tout d'abord de la distribution de données anthropométriques comme la croissance et la stature moyenne des Parisiens, « soit comme caractéristiques raciales, soit comme index de santé ». Le deuxième exemple concerne la localisation d'une profession dans Paris et le département de la Seine, en l'occurrence le corps médical. Les disparités ainsi mises en évidence montrent que le poids, la taille, comme du reste le nombre de médecins, sont plus élevés dans les quartiers riches que dans les quartiers pauvres. Ce sont

les autoroutes souterraines à grande profondeur, rapport présenté le 2 juin 1934 au Congrès d'Urbanisme de Bordeaux, in-4°, 14 p. avec une préface de Marcel Poète. Ce dernier texte, qui sera présenté en septembre de l'année suivante au Congresso internazionale degli architetti à Rome a été publié dans *Pierre sur pierre, Construction du nouvel urbanisme*, Paris, Ed. L.C.B., 1945.

¹ - *op. cit.*, p. 91

principalement les conditions de la vie moderne, l'alimentation, les différences de pénibilité du travail auxquelles ces disparités renvoient, plus sans doute qu'à l'origine ethnico-régionale des populations ayant migré vers la capitale. Au demeurant, les auteurs renvoient prudemment à des disciplines touchant à la médecine et à la biologie dans ce versant de l'anthropologie dont les abus récents — et persistants — devaient encore être dans toutes les têtes. Les travaux du Dr Bertillon, et un hygiénisme qui peut tourner à l'eugénisme en devenant « social », les angoisses de la dégénérescence de la race à cause de l'urbanisation dont nous fait part un Henri Decugis¹, l'ombre portée des propositions de sélection biologique du Dr Alexis Carrel sur les données dont la jeune INED a hérité de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains instituée par Vichy en 1941, certains travaux du Musée de l'Homme ou du Muséum d'histoire naturelle sous les auspices du Dr Vallois laissent entendre que ces questions de morphologie, comme du reste tout un pan de l'anthropologie — notamment durant la guerre — sont à prendre avec beaucoup de circonspection. Ces questions méritent pourtant à nos yeux d'être abordées sagement, c'est-à-dire, si l'on en juge par les sources et les auteurs censés y faire autorité, avec une distance particulièrement critique vis-à-vis de certains médecins et de bon nombre de biologistes, de soi-disant anthropologues aussi.

On peut manifestement craindre que ces questions, à défaut d'être traitées scientifiquement, et, justement, dans le cadre d'approches dites de morphologie sociale, ne hantent le sens commun et que les représentations que les groupes sociaux se font d'eux-mêmes et des autres qu'ils côtoient dans l'espace urbain ne débouchent sur des formes de ségrégation sociale à base de racisme. Comme nous en sommes un peu là, et pour un certain temps on peut le craindre, on peut regretter que, alors que les représentations sociales pourtant mises au premier plan dans cette enquête ne pouvaient sans doute que mettre le doigt sur les formes manifestes de ségrégation ou de discrimination — à défaut des plus latentes, moins faciles à analyser —, n'aient pas fait l'objet d'une analyse plus frontale et, pourquoi pas, plus directement politique, puisque c'est bien l'une des questions les plus importantes de politique urbaine qu'il s'agit.

Le troisième exemple d'enquêtes particulières est peut-être encore plus de nature à retenir l'attention des sociologues de cette fin de siècle. Il s'agit de la distribution de collectivités ethniques. Cette question de l'alimentation des grosses agglomérations par des migrants, qu'ils suivent les voies d'un exode rural national ou viennent d'autres régions du monde, et de leur localisation dans l'espace urbain préoccupaient tout autant les scientifiques français de la fin du XIX^e siècle que les tenants de l'École de Chicago quelques années plus tard. Les travaux sur l'immigration de Gérard Mauco ou même de Max Sorre ne sont pas mentionnés. En revanche, l'ethnologie nord-africaine et des thèses récentes² ont été utilement mises à profit pour dresser les cartes de la répartition des populations [nord] américaines, roumaines, bretonnes et algériennes [indigènes musulmanes]. Ces cartes laissent clairement apparaître que les lieux d'habitation étaient encore à cette époque à proximité des grands secteurs industriels employant préférentiellement ce type de main-d'œuvre. Les politiques de peuplement à travers des programmes de logement, comme du reste le fonctionnement même de l'ensemble de l'espace urbain et le développement des moyens de transport, ont, depuis, considérablement modifié cette distribution.

II- UNE URBANISTIQUE POLITIQUEMENT CORRECTE OU COMMENT LES STRUCTURES PRENNENT LE PAS SUR LA MORPHOLOGIE

Ces analyses de l'espace urbain à partir du concept de morphologie dont on ne cesse de redécouvrir tout l'intérêt vont cependant progressivement disparaître des travaux de l'équipe de Chombart. On

¹- Cf. la contribution du Dr Decugis "L'urbanisation des pays civilisés et la détérioration de la race", pp. 7-54, à l'ouvrage collectif *Urbanisation et désurbanisation, problème de l'heure*, publié chez Plon en mars 1945.

²- ROBLIN (Michel), *Contribution à l'étude de l'immigration juive à Paris*, Paris, 1949, ROBLIN (Michel), *Les Juifs de Paris, démographie, économie, culture*, Paris, Picard, 1952 et GAUTIER (Elie), *L'Emigration bretonne étudiée à travers l'évolution démographique, économique et sociale des Côtes-du-Nord au cours des XIX^e et XX^e siècles. La situation des Bretons émigrés, leur situation sociale, morale et religieuse*, Paris, 1950

peut souligner, comme le fait judicieusement Michel Amiot¹, que le CSU (Centre de sociologie urbaine), qui fera suite au CEGS (Centre d'étude des groupes sociaux), fera basculer la sociologie urbaine à l'occasion des événements de 1968 d'une sociologie *pour* les planificateurs à une sociologie *de* la planification, changeant ainsi aussi bien d'objets que de méthodes. On peut aussi invoquer comme il le fait les désillusions d'un chercheur constatant que les pouvoirs publics et la technocratie urbanistique en général restent sourds à ses suggestions et diminuent la part des moyens financiers consacrés à des travaux de recherche progressivement de plus en plus considérés comme de l'ordre du savoir universitaire plutôt que d'une portée directement opérationnelle. S'il y a bien un processus de subsumption des approches sociologiques sous la logique de plus en plus prégnante d'une planification étatique aux visées technocratiques réductrices, la disparition des problématiques de l'analyse morphologique ne tient pas qu'au renoncement de l'auteur à faire valoir son point de vue auprès des autorités. Il n'y a pas que cet impensé en quoi consiste l'absence de réflexion sur le rapport entre le chercheur, son commanditaire et l'utilisateur des résultats de la recherche sociologique². Il y a aussi sans doute le renoncement à une dénonciation des ségrégations qui reste sans effets positifs immédiats, et comme un malaise à ausculter en détail une disparité des groupes sociaux qui est comme une maladie récurrente qui résiste à la modernité promise.

Les indices d'un changement d'objets et du regard de l'analyste

Vu son importance et son succès, cette enquête connaîtra des prolongements, notamment par la publication de deux nouveaux volumes qu'auront entre temps enrichi les travaux sur l'habitat des familles ouvrières³ et les images de la femme dans la société⁴. *Paris, essais de sociologie*⁵ est la reprise partielle de l'enquête publiée au PUF en 1952, *L'Attraction de Paris sur sa banlieue*⁶, son actualisation en fonction de la périurbanisation. L'introduction est la même, mais la réduction du format, le changement d'éditeur et une évolution sensible de la problématique amèneront la suppression de la majeure partie de l'iconographie. Les chapitres VI et VII de la deuxième partie sur les « structures d'ensemble » de l'espace urbain ainsi que la troisième partie sur les « structures locales » dans l'édition de départ sont supprimées. L'appendice de départ, dont les deux premiers paragraphes sautent, devient le chapitre IV de cette nouvelle publication, consacré à l'espace social et à l'urbanisme des grandes cités. Les études particulières qui avaient retenu notre attention ainsi que les analyses sur les rapports entre les quartiers bourgeois et les familles ouvrières ne sont pas reprises. Autant on peut considérer que *La Vie quotidienne des familles ouvrières* et *Famille et habitation* ont permis de combler de réelles lacunes, et que s'y reporter vaut mieux que reprendre les considérations antérieures, autant l'élimination des questions de morphologie concernant les relations ethniques et l'immigration nous semble dommageable à la richesse et à la pertinence du tableau ainsi dressé d'un espace parisien, dont on ne sache pas qu'un quelconque urbanisme ait jamais réglé ces problèmes de façon satisfaisante.

Que peut bien nous valoir la disparition de cette partie de l'approche antérieure que nous ne

¹ - AMIOT (Michel), *Contre l'État, les sociologues. Éléments pour une histoire de la sociologie urbaine en France (1900-1980)*, Paris, Éd de l'EHESS, 1986, 304 p. Cf. en particulier le chapitre 2 consacré à l'anthropologie urbaine de Chombart pp. 35-46.

² - RAYMOND (Henri), FREY (Jean-Pierre), TROUARD-RIOLLE (Edwige), *Usagers, Recherche, Utilisateurs*, Paris, Secrétariat d'Etat aux Transports-ATP Transports/LASSAU, 1977

³- CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), *Famille et habitation, tome 1 : Sciences humaines et conception de l'habitation*, Paris, Ed. du CNRS, 1959, *tome 2 : Un Essai d'observation expérimentale*, Paris, Ed. du CNRS, 1960, CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), *La Vie quotidienne des familles ouvrières*, Paris, Ed. du CNRS, 1956 et réédition en 1977 avec une nouvelle introduction

⁴- CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), (Marie-José) et alii, *La Femme dans la société. Son image dans différents milieux sociaux en France*, Paris, Ed. du CNRS, 1963, CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), (Marie-José) et alii, *Images de la femme dans la société. Enquête internationale*, Paris, Ed. du CNRS, 1964

⁵- CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Paris, essais de sociologie, 1952-1964*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1965, coll. L'évolution de la vie sociale, 197 p.

⁶- CORNUAU (C.), IMBERT (M.), LAMY (B.), RENDU (P.), RETEL (J.-O.), *L'Attraction de Paris sur sa banlieue, étude sociologique*, préface de Paul-Henry Chombart de Lauwe, Paris, Les Editions ouvrières, 1965, coll. « L'Évolution de la vie sociale », 320 p.

sommes pas loin de considérer comme la plus originale ? À peine esquissées, ces analyses ont pu simplement pâtir d'un élagage ne visant à retenir que le noyau scientifique dur de l'investigation. Mais, à ce compte-là, d'autres passages auraient pu disparaître faute d'actualisation suffisante. Nous ferons l'hypothèse qu'un changement de regards s'accompagnant d'une redéfinition de l'objet même de l'enquête sociologique de l'espace parisien a contribué à gommer les particularités que ces approches particulières permettaient de souligner. Deux raisons peuvent alors être invoquées.

La sociologie au service de la planification

La nouvelle édition comporte une deuxième partie entièrement nouvelle rédigée en 1962 et intitulée « les citadins et la ville ». Peut-être eut-il mieux valu l'appeler « les sociologues de l'urbain entre technostucture et citadins » car la volonté de décrire et d'expliquer les faits sociaux, non pas de façon désintéressée mais, disons, la plus objective possible, cède le pas à celle de construire un discours utile aux décideurs. Nous savons bien sûr que, au-delà d'une réalité qui porte de plus en plus les stigmates d'un aménagement volontaire à travers la construction massive de logements et la planification, le travail scientifique ne saurait s'abstraire de ses conditions mêmes de production, c'est-à-dire de financements qui dépendent entièrement des pouvoirs publics. Reste que, alors que les analyses engagées par Henri Lefebvre vont devenir critiques au point de fustiger ouvertement les pouvoirs publics et en appeler à un *droit* [subversif] *à la ville*¹, celles de Paul-Henry Chombart de Lauwe tenteront, non pas de se concilier les bonnes grâces des autorités ou de s'y assujettir, mais de contribuer du mieux qu'elles pouvaient l'espérer à une supposée bonne marche des opérations. On peut voir là sans nul doute l'une des raisons des tensions entre les deux sociologues et d'éventuelles invectives par disciples interposés². En fait, le point essentiel qui nous intéresse est de faire remarquer les références privilégiées utilisées dans ce type de travail. Le Commissariat général du Plan, la Délégation au District de Paris, l'IAURP, le PADOG et autres, non pas commanditaires des recherches mais utilisateurs directs ou potentiels des données sociologiques, figurent en bonne place.

Et les principales catégories de l'analyse vont résolument se subsumer sous celles des modalités dominantes d'action des pouvoirs publics de cette période en matière de politique urbaine et du logement. Que l'on se préoccupe des grands ensembles naissants, quoi de plus normal ? En revanche, que l'analyse, dans « ses principes, ses hypothèses et ses méthodes » (intitulé du chapitre V), devienne aussi manifestement programmatique et prospective mérite d'être souligné.

« Pour établir un programme, il est nécessaire, du point de vue sociologique, de connaître trois groupes de données sur les structures sociales, les besoins, les représentations.

L'étude scientifique des *structures sociales* en milieu urbain nous paraît indispensable pour établir aussi bien un plan général d'équipement que des programmes spécialisés d'urbanisme ou de transformations industrielles. L'ensemble des implantations matérielles à réaliser ne sera harmonieux et en même temps efficace que s'il tend à correspondre, dans l'espace, à une image non déformée de la société, s'il rend possible la communication entre les hommes de toutes catégories. Mais il s'agit naturellement de présenter cette image de la société dans son dynamisme en étudiant l'évolution des structures sociales, pour chercher à comprendre ce qu'elles seront demain et comment les programmes d'aménagement agiront fatalement sur elles. »

CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Paris, essais de sociologie, 1952-1964*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1965, coll. L'évolution de la vie sociale, 197 p., pp. 108-109

L'analyse sociologique semble ainsi résolument calée sur une sorte d'épistémè de la planification urbaine³. Les affinités personnelles expliquent peu de choses mais permettent cependant de dessiner des pistes pour l'analyse du fonctionnement institutionnel des recherches scientifiques et révéleraient certainement des aspects instructifs de leur production conceptuelle. Les liens établis avec Robert Auzelle ne sont sans doute pas que de circonstance et leur meilleure connaissance nous offrirait sans doute la possibilité d'envisager une histoire matérielle de l'abstraction appliquée à la pensée

¹- LEFEBVRE (Henri), *Vers le Cybernanthrope : contre les technocrates*, Paris, coll. Médiations n° 86, Denoël-Gonthier, 1967

²- CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), *Un anthropologue dans le siècle, Entretiens avec Thierry Paquot*, Paris, Descartes & Cie, 1996, p. 80

³- Et c'est bien avec plus ou moins de bonheur que toute la sociologie urbaine suit le mouvement. Cf. RAYMOND (Henri), "Urbanisation et changement social", in : VERRET (Michel), MENDRAS (Henri), *Les Champs de la sociologie française*, Paris, Armand Colin, 1988, pp. 63-73

urbanistique à partir d'une meilleure compréhension des rapprochements effectifs entre les diverses disciplines qui ont contribué à la construction du champ de l'urbain. En somme, quand on passe de relations, d'ordre théorique, avec un Maurice Halbwachs — dont on ne peut pas dire que ses analyses aient retenu l'attention des pouvoirs publics, ni même des urbanistes — à des relations, d'ordre pratique — et, du même coup, théorique ou doctrinal —, avec un Robert Auzelle, dont on nous dit que « [...] au ministère de l'Urbanisme de cette époque [1949-1953, il] a contribué à faciliter les introductions dans les milieux officiels »¹, on change de posture épistémologique du simple fait de vouloir contribuer utilement aux opérations en cours. Auzelle représente par ailleurs un moment clef dans les enseignements de l'IUUP dans la mesure où c'est vraisemblablement sous son impulsion que les courants modernistes et fonctionnalistes ont commencé à prendre résolument le pas sur les approches dites culturalistes de Bardet dans la formation des urbanistes.

À ce titre, interpréter les phénomènes de conception architecturale et d'appropriation des lieux par les habitants en termes de besoins et d'aspirations, qui deviendront chez Chombart des paradigmes de la recherche sociologique sur l'urbain, engage l'analyse dans des cadres conceptuels que la technostructure apprécie d'autant mieux qu'elle entend bien n'en pas tenir compte tout en s'en servant comme légitimation.

Je me souviens que c'est pour nous déprendre du point de vue des producteurs (ou d'une certaine économie productiviste) ou de la bureaucratie (Lefebvre parlait de *société bureaucratique de consommation dirigée*) qu'Henri Raymond et moi-même évitions de parler de besoins et préférences travailler sur les contradictions entre modèles culturels et caractéristiques des lieux à travers les pratiques d'usage² plutôt que d'éventuels besoins à satisfaire³. À la place d'une sociologie des aspirations, qui en appelait à une sorte de rédemption via l'action des professionnels, nous appelions plutôt de nos vœux une sociologie des contrariétés. Cette approche permettait de créditer les sujets sociaux de plus de liberté et d'initiatives dans la façon de produire et de penser l'espace que la technostructure ne l'admettait et offrait la possibilité d'éviter les idées de dépendance ou d'aliénation que la notion de besoin sous-entend.

Chez Chombart, l'analyse des pratiques et des représentations de l'espace des divers groupes sociaux devient celle des conditions d'appropriation des lieux en fonction de besoins à faire figurer au programme des opérations (et à transcrire dans les conceptions architecturales et urbanistiques, au bon soin des architectes et des urbanistes) et des aspirations, qui permettent de faire de la figuration prospective, si l'on nous passe cette expression volontairement ambiguë permettant de douter que la sociologie ait l'efficacité qu'elle pense avoir dans le processus d'urbanisation⁴. Le concept de milieu cède la place à celui d'équipement en même temps que l'environnement se socialise par une redistribution des institutions dans un espace urbain proliférant. En fin de compte, il semble bien que, aussi bien du côté de chez Lefebvre que dans l'équipe de Chombart, mais pour des raisons différentes, la réflexion sur les structures sociales prend le pas sur celles concernant la morphologie sociale, un peu de la même façon que les structures urbaines vont résolument escamoter la morphologie urbaine dans les procédures urbanistiques des années soixante.

1- CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henry), "Vingt-cinq ans de recherche en sociologie urbaine", in : *Urbanisme*, n° 156, 1976, pp. 61-63

2- Cf. RAYMOND (Henri), "Habitat, modèles culturels et architecture", in : *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 174, juillet-août 1974

3- Notamment à l'occasion de recherches financées dans le cadre de l'ATP "Transport". Cf. notamment : RAYMOND (Henri), JOUSSEMET-SAMIE (Anita), TROUARD-RIOLLE (Edwige), *L'Usager et l'espace de la gare de banlieue*, Paris, LASSAU, 1976.

4- On peut en effet douter que les puissances financières considérables requises en urbanisme acceptent de tenir compte des propositions des sociologues qui ne leurs serviraient pas à compléter les approches en terme de marketing qui leurs sont plus utiles que les bilans et constats d'échec. Mais il est logique que Chombart ait eu besoin de croire à la possibilité d'influer sur la marche des événements : « De leurs côtés, des recherches françaises sur l'agglomération parisienne ont permis, bien avant les décisions récentes, d'annuler divers programmes d'urbanisme, de faire comprendre que le jeu des intérêts des promoteurs, des banques, des spéculateurs, empêchait toute possibilité de répondre aux besoins et aux aspirations des Parisiens. », in : CHOMBART de LAUWE (Paul-Henry), *La Fin des villes, mythe ou réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, p. 91

Un effet d'optique de la référence privilégiée aux classes moyennes

La disparition des considérations touchant à la diversité ethnique et aux disparités culturelles dans les usages de l'espace urbain et les pratiques quotidiennes des populations est peut-être plus délicate à expliquer. Sauf à considérer que les classes moyennes occupent à elles seules tout le champ de l'espace social, trois facteurs principaux semblent avoir joué dans l'effacement de ces différences.

Il y a tout d'abord, et dans le prolongement de ce que nous venons de dire sur les préoccupations de la pratique opérationnelle de l'urbanisme de planification, une sorte d'alignement de la pensée sociologique sur la politique normalisatrice, en matière de logement notamment. L'espace est en effet conçu pour des ayants droit au confort, au logement, à la modernité. Il s'agit donc moins de traquer les différences et les disparités que de veiller à ce que tout le monde bénéficie d'avantages et de prestations sinon identiques, du moins similaires. Le couple avec deux enfants et une automobile que les Trente glorieuses ont généreusement distribué constitue la figure idéale-typique de la famille représentative de classes moyennes largement dominantes. Les « citadins » en général et des modes de vie, qui s'homogénéisent apparemment d'autant plus que la production du logement devient sérieuse et normative, rejettent dans l'ombre d'un passé archaïque appelé à disparaître à plus ou moins longue échéance des inégalités qu'il s'agit plus de faire disparaître que d'analyser dans le détail. Le tiers monde ne présente-t-il pas des différences de classes et de niveaux de vie beaucoup plus accentués que dans pays industriellement développés ? Le regard sur la ségrégation tend alors à se tourner vers les pays, les sociétés ou les catégories de nouveaux citadins qui restent à la traîne et qu'il faudrait aider à nous rattraper. Notre tiers monde à nous est encore à l'époque d'un exotisme qui rime avec l'éloignement géographique et les territoires d'outre-mer. Peut-on suggérer que le courant tiers-mondiste fut aussi, quelque part dans un inconscient collectif déçu par une révolution qui ne tenait pas ses promesses contre le développement de la consommation, stimulé par la volonté de voir la paille dans les yeux des enfants affamés des sociétés archaïques plutôt que la poutre des misères cachées de l'opulence ?

Il y a par ailleurs et dès le début des années cinquante une anthropologie qui, notamment depuis les travaux de Balandier sur les Brazzavilles noires¹, rompt avec le regard colonial pour se confondre avec la sociologie en étendant ses objets et ses méthodes à d'autres terrains urbanisés que ceux de la métropole. Grâce à la conscience malheureuse des exactions commises au nom de la race, elle rompt aussi avec une anthropologie physique qui confondait hygiène, assainissement et une supposée pureté raciale des populations². L'idéal républicain, que conforte la stabilisation des positions économiques et sociales acquises des classes moyennes, promettait encore dans les années soixante ascension sociale et accès au marché de la consommation à tout citoyen. L'analyse des différences entre groupes ethniques n'est alors pas de mise. Seuls quelques gauchistes en mal de révolution mettent les immigrés, les bidonvilles et les foyers des travailleurs les plus exploités en tout genre au cœur de leurs préoccupations. Mais il faut bien dire que leurs éventuelles analyses sociologiques dénoncent plus les choses qu'elles ne décrivent les réelles conditions d'existence des populations. Bref, nier les différences ne les supprime pas. Cela n'engage pas non plus ni à les comprendre ni à les respecter, pas plus qu'à les apprécier à leur juste valeur dans la construction d'une démocratie basée sur un

¹ BALANDIER (Georges), *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin, 1955, 274 p.

² Sur cette question, on peut utilement comparer les pseudo-théories scientistes des tenants de l'hygiène raciale, de l'eugénisme et des politiques de peuplement qu'elles recellent avec les travaux scientifiques actuels les plus sérieux. Cf. par exemple dans la première catégorie : MARTIAL (Dr René), *Notre race et ses aïeux*, Paris, Perceval, 25 mai 1943, 64 p., MARTIAL (Dr René), *Les Métis, nouvelle étude sur les migrations, le mélange des races, le métissage, la retrempe de la race française et la révision du code de la famille*, Paris, Flammarion, 1942, in-8°, 258 p., carte, SIEMENS (Dr Hermann Werner), *Théorie de l'hérédité, hygiène des races et politique de peuplement. Principes fondamentaux de la théorie de l'hérédité, de l'hygiène des races et de la politique de peuplement (pour les lecteurs cultivés de toute catégorie)*, Paris, Amédée Legrand, 1929, VIII-96 p., 3^e édition revue et très augmentée avec 24 figures, préface du Dr Mac-Auliffe. Dans la deuxième catégorie, cf. par exemple : RUFFIÉ (Jacques), *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 1983, coll. Champs, 2 vol. n° 128 et 129, TAGUIEFF (Pierre-André), *La Couleur et le sang, doctrines racistes à la française*, Paris, Editions Mille et une nuits, 1998, 204 p., TORT (Patrick), BONNAFÉ (Pierre), *L'Homme cet inconnu ? : Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz*, Paris, Syllepse, 1992, 55 p.

enrichissement symbolique par la pluralité des apports culturels. On peut ainsi légitimement se demander si, malgré tout l'intérêt des démarches adoptées, le tiers-mondisme n'a pas procédé du détournement d'un regard par trop dérangeant sur les mutations de la société française.

Enfin, il y a sans doute aussi et peut-être surtout par rapport aux populations en provenance notamment de l'Afrique du Nord ce tournant de la société française que représente l'indépendance de l'Algérie. À l'issue de huit années d'une guerre féroce au cours desquelles les conditions de vie des ouvriers nord-africains immigrés en métropole intéressaient plus la police, l'armée ou les renseignements généraux que les sociologues — lesquels, peu nombreux au demeurant, regardaient au mieux ce qui se passait là-bas —, tout le monde s'est mobilisé pour enfin moderniser une France qui entendait s'émanciper de ses ancrages traditionnels et de ses mentalités rurales à partir de 1962. Dans une fuite en avant qui permit d'autant mieux de refouler ces moments peu glorieux de la politique nationale qu'il s'agissait de retrouver une grandeur déchu par la perte de l'empire, certains aspects de la réalité sociale sont allègrement passés à la trappe. Les égarements d'un Jacques Soustelle, les combats remarquables d'une Germaine Tillon, le passage d'un Paul Delouvrier d'un poste de gouverneur de l'Algérie à celui de préfet de la région parisienne chargé de la construction des villes nouvelles et les itinéraires plus discrets de nombreux sociologues ballottés sur les rives de la Méditerranée¹ seraient sans doute plus éclairants sur le développement de la sociologie urbaine française et de ses rapports problématiques avec la réalité pluriethnique et pluriculturelle de la société française que les réflexions générales et internationales sur le rôle de la culture dans les processus d'urbanisation dans le monde auxquelles Chombart a consacré son énergie par la suite.

Conclusion

Dans le fond, ce siècle a peut-être été plus représentatif de ce que la sociologie a omis de dire plutôt que ce qu'elle a laborieusement réussi à instruire comme questions dans la mesure où ce qu'elle a pu dire ne semble pas avoir considérablement changé le cours des choses. Le souci de contribuer utilement aux opérations d'amélioration de l'habitat, de rénovation et d'aménagement de l'espace urbain n'a sans doute pas dévoyé la sociologie d'une quelconque pureté théorique dont l'université ou le CNRS seraient censés être le garant. Elle a orienté ses méthodes et construit ses objets en suivant les préoccupations dominantes de moments de l'urbanisation, et ces préoccupations sont celles de la technostrucure à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, mais surtout depuis la Reconstruction. Les regards dérangeants, les anticipations les plus pertinentes, qui reposent tout de même sur une critique des processus en cours en mettant sans complaisance le doigt aux endroits où le bât blesse, sont cependant les plus utiles sur le long terme.

Les réflexions en termes de morphologie sociale ont eu le mérite de dire et d'objectiver parfois ce que la pudeur, l'hypocrisie, le refoulement ou la scotomisation des mémoires collectives les plus douloureuses tentent toujours de refouler du champ des analyses, et que l'on abandonne avec une désinvolture coupable aux idéologies que colporte le sens commun et dont on court toujours le risque que des politiques s'en saisissent pour des fins peu recommandables. Regarder la réalité en face sans complaisance particulière eût sans doute justifié que les analyses particulières de l'enquête sur l'espace parisien débouchent de façon plus consistante sur la compréhension de particularités morphologiques de la société française dans les politiques de peuplement et les conditions de logement que nous ne savons malheureusement toujours pas très bien comment prendre. L'analyse des modalités d'attribution des logements sociaux, comme celles des attributions des marchés « publics » restent en effet des zones particulièrement obscures que la sociologie gagnerait à éclaircir.

¹ Mentionnons un peu au hasard pour amorcer cette sociologie du champ d'une sociologie qui s'urbanise : BOURDIEU (Pierre), *Algérie 60, structures économiques et structures temporelles*, Paris, Coll. Grands documents, Ed. de Minuit, 1977, BOURDIEU (Pierre), SAYAD (Abdelmalek), *Le Déracinement, La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, coll. Grands documents, Ed. de Minuit, 1964, BOURDIEU (Pierre), *Sociologie de l'Algérie*, coll. Que sais-je ? n° 802, Paris, PUF, 1958, DESCLOITRES (Robert), DESCLOITRES (Claudine), REVERDY (Jean-Claude), *L'Algérie des bidonvilles, le tiers monde dans la cité*, Paris-La Haye, Mouton & Co / EPHE, 1961, 127 p., MARIÉ (Michel), *Les Terres et les mots*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1989

Résumé

Alors que, dans la sociologie urbaine française naissante, Henri Lefebvre penchait nettement pour une approche holiste de l'espace urbain comme terrain privilégié de la lutte des classes, Paul-Henry Chombart de Lauwe, en s'attachant lui aussi à analyser des processus ancrés dans la vie quotidienne des habitants, devait mettre l'accent sur le cadre architectural et urbanistique de la vie des familles ouvrières. Son souci de rendre compte des besoins et aspirations des populations auprès des autorités et techniciens l'amènèrent au plus près des réalités de terrain, de la demande spécifiée des groupes sociaux et des configurations matérielles de l'espace.

En prenant les concepts de morphologie sociale et de morphologie urbaine comme fil conducteur de la relecture des œuvres de Chombart et de son équipe, Jean-Pierre Frey relève la pertinence et les audaces, mais aussi toute l'ambiguïté et les prudenances d'une démarche de recherche prioritairement adressée aux décideurs de l'aménagement. Il souligne en particulier les concessions faites à une idéologie technocratique qui a pesé sur la construction des objets de la sociologie urbaine à propos de questions toujours d'actualité comme la ségrégation ou la spécification des groupes sociaux dans et par l'espace.

Abstract

While, in the incipient French urban sociology, Henri Lefebvre overtly favoured a holistic approach of the urban space as a privileged field of the study of class struggle, Paul-Henry Chombart de Lauwe, whose main interest was also to analyse the underlying processes at work in the inhabitants' daily lives, chose to concentrate on the architectural and urban context of working-class family life. His aim, which was to bring the needs and aspirations of the people to the awareness of authorities and technicians, led him to gain close acquaintance with the realities of the field, the specific needs of the social groups involved and the material configurations of space.

Jean-Pierre Frey proposes a rereading of the works of Chombart and his team with the concepts of social and urban morphology as its main themes ; he points out the daring and judicious ideas of this work, as well as the many ambiguities and prudent views involved in a line of research primarily intended for urban development decision makers.

With respect to such (still) central issues as segregation or the delimitation of social groups in or by space, Frey also underlines Chombart's concessions to the technocratic ideology, which in turn weighed on the elaboration of the conceptual objects of urban sociology.

Resumen

En el surgimiento de la sociología urbana francesa, Henri Lefebvre optó por una aproximación holista del espacio urbano como terreno privilegiado de la lucha de clases, Paul-Henry Chombart de Lauwe retoma también el análisis de los procesos sustentados en la vida cotidiana de los habitantes, haciendo hincapié en los aspectos arquitectónico y urbanístico de la vida de las familias obreras. Su preocupación de tomar en cuenta las necesidades y las aspiraciones de las personas junto con las de autoridades y técnicos, aproximándose a la realidad, a las necesidades específicas de los grupos sociales y a las configuraciones materiales del espacio.

Retomando los conceptos de morfología social y de morfología urbana como directriz en la relectura de los obras de Chombart y su equipo, Jean-Pierre Frey retoma la importancia así como también la ambigüedad y la prudencia del inicio de una investigación dirigida principalmente a los responsables de la administración. El señala en particular las consideraciones hechas a una ideología tecnocrática que incide en la construcción de los temas de la sociología urbana, en lo que concierne los temas de actualidad como la segregación o la conformación de los grupos sociales por y para el espacio.